Nomades ou sédentaires mobiles ?

Ancrage archéologique et historique de l'habitat temporaire

Nomads or mobile sedentaries? Archaeological and historical anchoring of the temporary settlement

Ingrid Sénépart

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tc/5282>

DOI : 10.4000/tc.5282

ISBN : 1952-420X

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 septembre 2011

Pagination : 30-47

ISBN : 978-2-7351-1410-8

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Ingrid Sénépart, « Nomades ou sédentaires mobiles ? », *Techniques & Culture* [En ligne], 56 | 2011, mis en ligne le 30 novembre 2011, consulté le 29 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tc/5282> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.5282>

Ingrid Sénépart

Atelier du patrimoine de la ville de Marseille
isenepart@mairie-marseille.fr

Habiter le Temporaire - I

Techniques & Culture 56, 2011/1 : 30 - 47

© I. Sénépart

NOMADES OU SÉDENTAIRES MOBILES ?

Ancrage archéologique et historique de l'habitat temporaire

Partant d'un raisonnement archéologique, se fondant ensuite sur des données archéologiques et historiques nous tenterons au fil de cet article de retracer à grands traits ce que l'on peut dire de l'habitat temporaire et de ses diverses formes de la Préhistoire à l'Histoire. Cette approche orientée implique tout d'abord quelques mises au point préliminaires. Pour les archéologues dont le discours s'ancre dans les « témoins » matériels du Passé, sans le recours au texte où à la parole orale, les expressions « habiter le temporaire » et « habitat temporaire » renvoient à un temps « court » durant lequel un groupe ou un individu s'installe « momentanément » en un lieu, fait une halte, un arrêt durant un cheminement. Le groupe ou l'individu construit, re-construit ou investit l'abri qui accueille cette halte qu'il soit mobile ou fixe. Il y organise son espace. Il y laisse les traces de son passage. Le terme « temporaire » renvoie encore à « éphémère », à une qualité de traces de l'ordre de « l'évanescence »¹, soit parce que le temps du séjour est bref et peu marqué par la culture matérielle y compris à l'intérieur de constructions en « dur » soit parce que la qualité des matériaux qui constitue l'abri sont légers, démontables, transportables.

D'autre part, l'habitat temporaire transcrit dans - sa ou ses – forme (s) le type de mobilité qui est accordée à tout ou partie de la société qui l'a généré. Il est donc intéressant de s'attacher au degré de variabilité de ce type d'habitat et à la manière dont il se construit et se déploie pour signifier ce gradient. Cette mobilité a aussi un corollaire qui permet de l'apprécier : son point de départ. Selon le type de société, cet élément que l'on nommera par commodité « le référent spatial » peut varier et prendre différentes formes, uniques ou multiples. Ce ou ces points de fixation ne suffisent pas cependant à faire de l'individu ou de la société un sédentaire ou un nomade dans la forme ou le fonds : c'est-à-dire un

*« Qui est errant n'a point d'habitation fixe ».
Merriman, 1994*

individu ou une société qui se vit et se reconnaît comme sédentaire ou nomade. Les pasteurs Nuers, par exemple, qui circulaient perpétuellement entre différents points de leur territoire en fonction des saisons et de la conduite de leurs troupeaux de bovins se définissaient comme des sédentaires et non comme des nomades, ce qui pourtant constituait leur mode de vie (Evans-Pritchard 1937). Être nomade ou être sédentaire ne dépendrait pas tant du mode de vie que d'« une posture ». Hélène Claudot-Hawad, nous rappelait durant les journées d'étude qui ont conduit à ce *thema* qu'« il n'y a pas plus casanier que les nomades de l'Air ».

Enfin, les questionnements qu'implique la reconnaissance d'un habitat temporaire sont multiscalaires et peuvent dépendre de la spécialité de l'observateur. En effet, selon la période dont il s'occupe, ces questions seront abordées selon des points de vue et des méthodologies différents. Nous proposerons dans cet article de partir du point de vue d'un préhistorien pour explorer la question de l'habitat temporaire. Ce n'est pas un hasard, il part des traces les plus ténues. Son problème n'est pas tant pour lui de définir le statut temporaire d'un habitat que de discriminer entre deux états : le nomadisme ou la sédentarité avec toutes les variantes existantes entre ces deux pôles principaux (semi-nomade ou semi-sédentaire) et les types d'habitats qui y sont associés. Pour ce faire, il se sert d'un cadre qu'il nous semble utile de garder à l'esprit pour aborder ensuite des périodes plus récentes.

Une démarche archéologique

Dans la perspective initiée par A. Leroi-Gourhan, la question de l'habitat temporaire est envisagée à partir de l'étude des « témoins »² de culture matérielle (industrie lithique, restes fauniques, céramique, etc.) étendue à celles des « témoins » paléoenvironnementaux, tous issus de la fouille de sites archéologiques que l'on nomme dans le langage de la discipline « habitat »³. Par ailleurs, l'examen de vestiges, appelés « structures »⁴ « d'habitat » (foyers, fosses de rejets, trous de poteaux, plan d'habitation etc.) se révèle également essentiel pour tenter de caractériser « l'occupation humaine »⁵ - autre expression idoine – qui est observée. La qualité de la culture matérielle, associée aux « structures » archéologiques (« unité d'habitation »⁶, « structures d'habitat »), aux données liées à l'éthologie des animaux chassés ou élevés (populations nomades ou grégaires), aux données climatiques et environnementales (ressources vivrières saisonnières ou non, type de climat, de milieu naturel) permettent de qualifier le type d'activités et parfois d'habitation du site en question ainsi que son statut.

Dans un premier temps, ces informations permettent de proposer une distinction entre habitat temporaire et pérenne en fonction de la présence/absence de certains témoins. Par exemple, si le préhistorien a affaire à des traces archéologiques fugaces, à une rythmicité d'« occupations », à un mobilier spécialisé et peut-être peu abondant ou à la consommation d'animaux dont l'éthologie implique un déplacement cyclique saisonnier, à l'absence de sépultures, il peut être tenté d'interpréter le site étudié comme un lieu occupé peu de temps, peut-être investi de façon répétitive pour une activité spécialisée et retenir l'hypothèse d'un habitat temporaire. *A contrario*, le type d'ancrage au sol, son ampleur et sa matérialité (habitation), la densité du matériel archéologique et sa diversité, la présence

de structures de stockage (« immobilières ») ou d'annexes, leur nombre et leur ampleur, la présence de nécropoles ou de sépultures à proximité ou dans le site le conduiront à imaginer un habitat de type plutôt sédentaire (Cauvin 1978).

Une seconde étape consiste à intégrer l'« habitat » dans une typologie de sites définis soit par des activités ponctuelles, saisonnières ou spécialisés (« atelier de taille du silex », « site d'art », « halte de chasse », « bergeries »...), soit par une occupation courte et cyclique (« campement », « habitat saisonnier », « grotte-refuge », « site d'agrégation »...), soit par une accumulation d'occupations pérennes et non cycliques (« village »). Dans le même temps, l'étude des systèmes techniques et des chaînes opératoires qui sont liées à la gestion et à l'exploitation des matières premières et vivrières introduites et utilisées sur le site permettent de localiser l'origine géologique ou géographique de celles-ci. Ces données servent à dresser une carte du territoire exploité par les occupants du site (site *catchment analysis*, Vitta-Finzi & Higgs 1978). L'examen de l'ensemble de ces témoins sert de substrat pour rendre compte du milieu et des conditions de vie des groupes qui ont investi cet « établissement » – autre terme d'attente qui permet de désigner ces lieux de vie.

La troisième étape consiste en l'ordonnancement et en la hiérarchisation du site à l'intérieur d'un système d'interconnexions et de complémentarités fonctionnelles intra-sites plus large — pour viser, au final, à son intégration dans un système d'occupation de l'espace. Elle cherche à expliciter le type d'organisation sociale qui sous-tend le réseau de relations liant à des degrés divers les sites les uns les autres, notamment aux formes de mobilités révélées par le type de sites. Différents modèles d'occupation et d'exploitation du territoire pour rendre compte des formes de sédentarité et de mobilité existant peuvent être mis en œuvre : linéaire, rayonnant etc. impliquant une hiérarchisation des sites déclinés ou pas en sites principaux, secondaires, égalitaires⁶. Dans ce cadre, en fonction du type de sites et de sociétés inféré (nomade, sédentaire, semi-sédentaire) l'habitat temporaire peut apparaître comme un élément d'un système plus vaste ou comme un système en soi. Ainsi, le caractère temporaire des habitats peut être diversement apprécié et avoir des significations variées : mode de vie principal pour les sociétés nomades (type chasseurs-cueilleurs du Paléolithique) ou mode de vie secondaire pour des sociétés sédentaires (type agro-pasteurs néolithiques). Toutes sortes de gradients sont imaginables y compris des cas de semi-sédentarité. Ces derniers peuvent signifier à la fois un ancrage au sol d'une partie de la population pour des conduites agricoles et un type d'ancrage moins prégnant d'une autre partie pour des activités nomades liées à des activités spécialisées mettant en jeu des savoir-faire spécifiques. Ces activités peuvent conduire à un retour cyclique sur un même lieu. Ces modes de vie renvoient principalement à trois types de société : chasseurs-cueilleurs et pasteurs (nomades) ou agriculteurs (sédentaires). Les activités des uns et des autres conduisent à des modes d'habiter différencié et à une manière de vivre l'espace souvent antithétique si on se réfère au mythe de Caïn et Abel.

La démarche telle qu'elle est explicitée ici s'en tient aux recommandations de Leroi-Gourhan, elle part du « témoin » et de l'observation de terrain (Leroi-Gourhan 1972). La recomposition des territoires, les systèmes d'organisations spatiales sont déduits des faits archéologiques (leurs définitions n'en intègrent pas moins des concepts et un vocabulaire utilisés en géographie). En archéologie préhistorique dont elle est issue, cette démarche conduit à l'élaboration de modèles (cf. Olive & Valentin 2006 ; Audouze 2006 ; Beeching 1999 ; 2003 ; Binder 1991 ; Perlès 1983 ; Renfrew 1984). Cependant en Préhistoire, parce qu'une grande partie de l'information fait défaut, les interprétations ont pu également s'inspirer de modèles observés en ethnographie. C'est particulièrement

le cas dans la tradition anglo-saxonne (cf. Binford 1978, 1980, 1982 ; Gamble 1991) mais pas seulement. Dès 1906, M. Mauss et H. Beuchat s'intéressaient aux variations des modes de vie des sociétés « esquimaux ». Ces modèles empruntent beaucoup aux modes de vie des populations nomades et sub-actuelles encore observables et vivant le plus souvent dans des milieux naturels extrêmes (Inuit : Binford 1978, Pygmées : Bahuchet 1985) et pratiquant des activités de chasse et de cueillette. Ils sont surtout utilisés pour modéliser les comportements des populations des chasseurs et chasseurs-cueilleurs du Paléolithique voire du Mésolithique et ne sont pas souvent adéquats pour rendre compte de situations de sociétés néolithiques qui pratiquent l'élevage et l'agriculture.

Si on peut proposer que la méthode d'approche décrite plus haut — caractérisation de l'habitat, intégration dans une typologie de sites, caractérisation du territoire et de la gestion des ressources, hiérarchisation des sites en fonction de complémentarité, hypothèses quant à la place de l'habitat temporaire — est bon à penser pour toutes les époques et contextes ethnographiques, il n'en reste pas moins que la démonstration s'enrichit et se complexifie d'autant lorsque d'autres sources, écrites ou orales, viennent compléter le dispositif de base issu de la culture matérielle. Pour les périodes qui suivent la Préhistoire, le questionnement sur l'aspect temporaire des habitats, des mobilités, demeure donc mais il s'exprime différemment en fonction d'au moins un élément force : les acteurs de la recherche qui s'intéressent à ces sujets sont plus nombreux et l'interprétation de leurs propres sources, faits archéologiques, textes, enquêtes, conduit à des discours qui parfois se contredisent.

Abriter le temporaire de la Préhistoire à l'Histoire

Pour la Préhistoire, en l'état actuel de la question, on ne peut tracer que des tendances notamment pour les débuts. Avant le Néolithique, aucune forme d'habitation, ni aucune sorte d'habitat ne peut laisser supposer qu'il existe un ancrage fort au sol impliquant une sédentarité réelle. Les modes de vie déduits des activités vivrières (chasse, pêche, collecte de végétaux) laissent supposer différentes formes de nomadismes telles celles qui ont pu être décrites à partir de modèles ethnographiques sub-actuels ou actuels. Qu'elles constituent un lieu de vie principal ou secondaire, les habitations sont « légères » ou « éphémères » ou sont aménagées et/ou constituées dans ou par des éléments naturels (grottes, abris sous roches). L'acquisition des ressources (gibier, cueillette mais aussi lithique) peut impliquer des « occupations » temporaires de groupes restreints lors d'expéditions ou concerner tout le groupe humain. Le plan de l'habitation emprunte surtout au cercle. Cette forme fermée a conduit à imaginer des « unités d'habitation » accueillant des familles nucléaires qui pouvaient se regrouper à l'occasion d'activités communes ou pour passer une saison (sites d'agrégation) à l'image de ce que l'on connaît dans divers groupes nomades sub-actuels ou actuels (Indiens des plaines, Inuits, Aborigènes australiens). À partir du Mésolithique, l'habitat temporaire demeure en principe, mais les règles de mobilité qui pouvaient être attachées au déplacement cyclique de grands troupeaux d'herbivores (rennes, bisons) sont remises en cause par la disparition de ceux-ci lors du réchauffement climatique de la Terre à la fin du Paléolithique. C'est durant cette étape, qu'apparaissent au Proche-Orient, entre le XII^e et le X^e millénaire

av. J.-C., dans un milieu de chasseurs-cueilleurs, les premières formes de sédentarité inscrites dans le sol par des habitations en dur de forme ronde et les prémisses d'un stockage à l'aide de structures « immobiles » (fosses-silo, caves). Ces dernières prendront au fil du temps de plus en plus d'importance. Avec le Néolithique, et l'apparition d'une sédentarité acquise, les formes de mobilité se diversifient encore en fonction de la part plus ou moins grande des activités agricoles et/ou pastorales consentie au sein de ces nouvelles sociétés (Figure 1). À côté des habitats spécialisés associés à des activités d'acquisition de ressources vivrières ou minérales, de nouveaux sites liés à la remue du bétail apparaissent. Des complémentarités structurelles entre sites à fort potentiel sédentaire et sites d'activités spécialisées et temporaires se mettent en place. Ces sites sont reliés par des réseaux de circulation de matière première qui trace un maillage de plus en plus étroit du paysage. La forme des plans d'habitations évolue également. Le modèle de vie sédentaire associé de préférence à l'agriculture s'inscrit au sol à travers un archétype de plan d'habitation rectangulaire. Cet archétype apparaît au Proche-Orient au IX^e millénaire av. J.-C. et est décliné par la suite tout au long de la vague migratoire qui atteint l'Europe du Nord, en terre et bois le plus souvent. Pourtant, cette sédentarité acquise a pris, selon les régions traversées, des formes graduelles, peut-être en fonction du degré de pastoralisme des sociétés et de la part prise dans des activités spécialisées (exploitation de milieu montagnard pour les ressources minérales par ex.). Cette forme archétypale rectangulaire s'est cependant progressivement imposée comme une norme : dans les faits et dans les esprits. Nous reviendrons sur ce point.

Grottes-bergeries contemporaines
Grotte de L'Uzzo, Sicile

Dans les régions méditerranéennes la pratique des grottes-bergeries s'est poursuivie jusqu'à nos jours. Leur étude a permis de comprendre le fonctionnement de leurs équivalents néolithiques (cf. Beeching dans ce volume). (Fig. 1)

De l'époque antique à l'époque moderne

Pour l'archéologue des périodes antiques qui fouille en milieu urbain, la sédentarité est par principe acquise. Elle s'inscrit dans une matérialité et est définie archéologiquement par un certain nombre de critères dont on suit le développement depuis ces premières formes apparues au Proche Orient jusqu'à l'établissement de la ville au IV^e millénaire av. J.-C. toujours au Proche-Orient. De plus, les formes répétitives de l'habitat et des habitations (*mégaron* grec, *domus* romaine, *cardo* et *decumanus*, cadastration, etc.) conduisent à imaginer l'existence de normes en termes de plans et de matériaux. Cette déduction archéologique est confortée par les textes et les sources iconographiques qui peuvent être utiles pour apprécier ce formatage (cf. *De architectura*, Vitruve) même si les exceptions confirment la règle. La chose se

complique lorsque l'archéologue opère en milieu rural. Les villas romaines et les modes de vie qui y sont associés sont cependant suffisamment décrits par les textes et l'iconographie historiques pour lever les hypothèses quant à leur nature sédentaire. Le caractère construit des habitations, la présence de fondations, la qualité des matériaux, l'ampleur des bâtiments permet d'en rendre compte archéologiquement.

À l'intérieur de ce système ville/habitat dispersé, les formes de mobilité ont de plus en plus tendance à s'inscrire dans des habitations en dur ancrées au sol et non plus semble-t-il dans des formes plus mobiles. L'Antiquité connaît plusieurs formes de mobilité humaine qu'il s'agisse de voyages diplomatiques, d'agrément, d'exploration, de pèlerinages sur les lieux de culte ou de mobilité professionnelle : armées, artistes et artisans, commerçants, agro-pasteurs, paysans, colporteurs et forains (les individus appartenant aux deux dernières catégories étant nommés *planoi* c'est-à-dire errants). Les chambres chez le particulier, les locaux communautaires des marchands dans les ports, les auberges et les hôtelleries d'État, les enceintes sacrées des temples sont autant de lieux de résidence temporaire réservés spécialement pour cet accueil provisoire (André & Baslez 1993). Lorsqu'il demeure mobile, l'habitat peut prendre des aspects spectaculaires quand il faut loger les pèlerins de Delphes qui prennent leurs repas dans « les tentes sacrées » et dorment dans des jonchées de feuilles avant de consulter l'oracle ou quand il s'agit des légions romaines en campagne. Dans ce cas, l'organisation du camp

militaire de tentes se calque sur le plan de la ville avec *cardo* et *decumanus* et reflète des normes de montage et d'agencements spécifiques (*Histoire générale*, livre VI, Polybe). En dehors de ces exemples, l'habitat temporaire demeure également une nécessité notamment dans les systèmes d'exploitations sylvo-pastorales (Segard 2007) où dans la mise en œuvre des artisanats du feu (Durand 2008) mais sa trace tend à « s'évanouir » dans le paysage. Ainsi pour prendre un nouvel exemple, dans les Alpes centrales et orientales, zone qui apparaît dans les textes latins comme un espace marginal et dangereux en dehors des grands axes circulatoires, on reconnaît des vestiges d'habitat aux structures légères (en terre et bois) dont le plan inchangé depuis l'âge du Bronze semble l'ancêtre de celui du chalet montagnard (Ciurletti & Marzatico 1999). La fonction de ce type d'habitat est difficilement déduite de la modestie des installations et des restes archéologiques associés. Toutefois, on peut imaginer qu'un certain nombre de ces agglomérations auraient pu connaître des activités similaires à celles d'aujourd'hui, chalets d'alpage à vocation temporaire pour abriter des activités d'élevage ou structures liées à l'exploitation de matières premières minérales, au sein d'un système d'exploitation traditionnel de la montagne guère touché par la romanisation (Segard 2007). On retrouve là des complémentarités résidentielles et fonctionnelles qui sont en œuvre depuis le Néolithique.

Les sites des grandes bergeries antiques de la Crau (Provence), inclus dans les réseaux de transhumance vers le sud des Alpes - système probablement importé d'Italie du Sud par les vétérans de la colonie d'Arles au cours du I^{er} siècle av. J.-C. - rendent compte encore de ce phénomène de complémentarité de résidence qui implique des sites d'accueil dans les estives. À cet habitat en dur, occupé de façon temporaire par les troupeaux d'ovins et les bergers durant la saison hivernale (Badan, Brun & Gongès 1995) semblent correspondre des cabanes en pierres sèches des Alpes du Sud reconnues ces dernières années par prospection et témoignant d'une occupation saisonnière (Walsh & Mocchi 2003). Elles illustrent un mode de vie évoqué par Varron (*Économie rurale*, livre II) à propos des pâtres d'Italie du Sud « qui (sont) sur les pacages s'abritent de la pluie non pas à la ferme, mais dans leurs cabanes improvisées ». Varron précise encore à propos des femmes qui accompagnent les bergers, soulignant que ces derniers ne sont pas seuls dans ces espaces, qu'« elles sont capables soit de garder le troupeau, soit d'apporter du bois au foyer et de faire la cuisine, soit de surveiller le matériel près des cabanes » (R.R. II, 10, 6-7). Comme on le voit dans ces exemples, la mobilité tend à être de plus en plus restreinte à celle des habitants et de moins en moins à celle de l'habitation, même si cette dernière est peu ancrée ou dite « légère ». L'habitat temporaire trouve sa place dans cette dynamique résidentielle et dans des activités spécialisées.

La question des formes de mobilité se pose également avec acuité pour la période médiévale, et la mise en place de « villages » et d'habitats groupés. Elle est discutée à la fois par les historiens et les archéologues. On rappellera que Fossier et Chapelot ont posé dans les années 1980 l'hypothèse de la naissance du village aux alentours de l'an 1000 au moment où les structures politiques et économiques de la féodalité atteignent leur essor (Fossier, Chapelot 1980). Le groupement, « l'encellulement » des structures d'habitat autour des bâtiments du pouvoir temporel ou spirituel se serait alors mis en place, se substituant à un type d'habitat plus dispersé, à des « villages temporaires » — le mot est de Fossier⁷ — qui aurait stigmatisé durant le haut Moyen Âge une lutte encore âpre envers un environnement peu maîtrisé par la main de l'homme et une société encore incomplètement hiérarchisée (« encellulée ») dans les structures féodales. M. Watteaux (2003) rappelle que cette vision élaborée à partir de l'interprétation des premières fouilles d'archéologie rurale (fouilles

Château de Roquefixade, Ariège

À côté des abris éphémères qui ont laissé peu de traces en dehors de ceux aménagés dans des espaces naturels. L'Antiquité puis le Moyen-Âge ont connu des lieux transitoires qui ont abrité entre leurs murs des mobilités temporaires de résidence ou de passages, ainsi les temples, les châteaux et les monastères pour la période médiévale avant que ne se généralise le principe de l'auberge. (Fig. 2)

© I. Sénépart

de Brébières à Arras, fouilles Demolon) avait donné lieu à une thèse misérabiliste » de l'habitat du haut Moyen Âge. Ces propositions ont été depuis combattues ou nuancées par de nouvelles interprétations émanant d'archéologues médiévistes (Lorren & Périn 1995 ; Périn 1992 ; Peytreman 2003 ; Raynaud 2003 ; Zadora-Rio 1995, 2003) car les sources écrites et archéologiques tendent à montrer des réalités différentes. Le modèle de « l'encellulement », véritable modélisation théorique à partir des textes qui institue une représentation politique du village se révèle en fait un obstacle épistémologique pour rendre compte de la réalité archéologique. Cette focalisation, du fait du tropisme introduit par la dimension temporelle, occulte toutes autres formes d'habitat ou de territorialité qui aurait pu exister en dehors du « village » tel défini en tant qu'habitat fixe et permanent (Fossier & Chapelot 1980). Elle masque des dynamiques plus complexes qui ont pu être à l'œuvre dans la construction spatiale du territoire médiéval. Plusieurs archéologues ont donc proposé de dépasser ce paradigme et ce qu'il recouvre en introduisant dans leurs recherches la dimension spatiale et non plus seulement temporelle, en lui substituant par exemple « le réseau d'habitat » tel que proposé par Claude Raynaud (Raynaud 2003).

Dans cette nouvelle dynamique territoriale qui fixe de manière pérenne des habitats agrégés - les fameux « villages » - la place de l'habitat temporaire ne peut s'évaluer, encore une fois, qu'en prenant en compte l'ensemble des espaces résidentiels et les réseaux qui les relient et qui eux-mêmes se pérennisent. Il existe à la fois des formes d'habitat en « dur », auberges, établissements religieux, châteaux (Figure 2) qui abritent et dans le même temps occultent le caractère temporaire des occupations alors même que d'autres formes de résidences temporaires : grottes-bergeries, grottes-refuges perdurent. Demeurent également, les habitats temporaires en matériaux périssables liés au pastoralisme, activité qui peut marquer durablement le paysage et son habitat comme en Aubrac (Fau & Hayon 1998). En revanche, les haltes et les abris occupés le temps d'un voyage, investis par les forestiers, les maçons, les journaliers, les colporteurs dont l'itinérance est rappelée par les textes ont laissé peu de témoignages, que ce soit à travers les écrits, les gestes oraux ou les faits archéologiques. On peut supposer que cette mobilité associée à des habitats temporaires n'était pas forcément « précaire », ou pas vécue comme telle en tant qu'elle était inscrite dans une société dont les membres se déplaçaient à pied, à cheval, en charrette, lentement et par étapes et qui comptait des métiers itinérants nécessaires à son économie (compagnons, colporteurs, forains, bateleurs). Une mobilité qui est aussi inscrite dans la culture matérielle au moins un temps : coffres, meubles pliants, tréteaux et planches que l'on transporte avec soi lors des déplacements permettant de reconstruire de lieux en lieux, l'espace de vie. Enfin, la figure du pauvre, du fou, du marginal est encore une figure « protégée » et son habitat agrégé ou non aux cités marchandes n'est pas encore entaché de misérabilisme comme à l'époque moderne.

Enfin, lorsque l'antiquisant ou le médiéviste constate des dérives par rapport à la norme : la dégradation des matériaux de construction des habitations et des espaces urbains, le resserrement des enceintes autour des cœurs de villes et la reconstruction de leurs murs à partir de matériaux recyclés et disparates, ils peuvent éventuellement se poser la question du type de situations qui a conduit à cette recomposition dégradée de l'habitat : sentiment d'urgence devant une menace (invasions) ou lente désagrégation des structures d'habitat induites par la désaffection progressive des populations en lien avec des situations économiques détériorées (la fin de l'Empire romain par exemple). Ils pourront donc éventuellement constater les effets d'une situation anormale sur l'habitat reflétant le statut devenu précaire de sa population. On préférera parler d'habitat de fortune pour désigner ces constructions.

Durant la période moderne, l'habitat temporaire est, comme précédemment, liées à des activités économiques itinérantes. Cabanes, cabanons, mazets sont le lot temporaire des bergers, des pêcheurs, des forestiers. Construits en matériaux périssables ou en pierre selon les régions, ils peuvent être reconstruits chaque année sur un site différent comme en Aubrac, les *mazucs* ou *burons*, afin que les moutons fument la totalité de la montagne (Fau 2006). On voit aussi apparaître, un habitat temporaire d'un genre particulier, liés à des activités de loisirs. Le cas marseillais avec ses cabanons et ses bastides dispersés dans l'ensemble de son terroir, les premiers pour les moins nantis, les seconds pour les plus riches, qui accueillent la population du grand port de commerce au plus chaud de l'été pour des activités de loisirs est exemplaire à plus d'un titre. Si peu de bastides ont survécu aux vicissitudes de l'accroissement urbain de la métropole provençale, on connaît cependant le devenir des cabanons, qui bien que construits « de bric et de broc » ont résisté de façon vivace jusqu'à la période contemporaine (Gontier 1991). Par ailleurs, le campement associé aux campagnes militaires demeure l'archétype de l'habitat temporaire sous tentes avec ses règles et ses améliorations techniques.

L'habitat temporaire se déduit encore de l'itinérance qui reste forte sous l'Ancien Régime⁸. Les routes carrossables deviennent plus nombreuses (Roche 2003) et avec elles apparaissent de nouveaux types de voitures, plus confortables - on peut dormir dans certaines (Bellan & L'Hour 2011). Les cartes et les itinéraires de voyages, localisent les gîtes et offrent une représentation imagée du réseau d'habitat et des routes. La carte de Cassini est parlante à ce titre. En 1599, la description des relais de postes instaurés en 1464 par Louis XI par Thomas Platter le jeune permet également de se faire une idée des conditions du voyage et de l'état des routes empruntées. Ces lieux d'accueil sont autant de lieux fixes étoilant le réseau des mobilités temporaires.

XVIII^e - XIX^e – De l'habitat temporaire à l'habitat précaire

Cette itinérance facilitée par de nouveaux supports techniques relie en une toile les villes où se pressent les travailleurs sans terre, employés indifféremment *intra-muros* ou dans la campagne et qui campent dans leurs faubourgs (Merriman 1994) ou leurs abords car le « *faux bourg* » est dit faire partie de la ville quand il s'agit de faire payer les taxes professionnelles⁹. À partir du XVIII^e siècle, la recrudescence des grandes famines dans les campagnes, la fragilité économique qui en découle, a en effet jeté sur les routes les paysans qui se muent en vagabonds, misérables et mendiants vers les villes qui leur apparaissent comme des pays de Cocagne. Ils voient en elles, la promesse d'emplois non spécialisés, du pain et du travail (Geremek 1987). Le vagabondage, à partir du XVI^e siècle est incriminé et puni. Il touche principalement les hommes jeunes « caractérisés par une absence d'inscription géographique et sociale » (Dauven 2006) du fait du déracinement qu'implique leur migration. L'absence de liens sociaux, hors ceux qu'ils peuvent tisser entre eux, formant des bandes (Dauven 2006), contribue à leur progressive marginalisation même s'ils sont en capacité de travailler. Comme le rappelle encore Bernard Dauven « toute mobilité n'est pas d'office suspecte... le concept de vagabond fut au départ utilisé pour mettre certains indésirables au ban de la société, avant que la suspicion qui s'y attache ne glisse petit à petit sur l'ensemble des groupes sociaux pauvres et mobiles » (Dauven 2006).

© A.-M. D'Ovidio

Abri temporaire contemporain (Massif de Saint-Cyr – Marseille)

L'abri sous roche, caché sous la barre rocheuse par la végétation, a été aménagé par des jeunes des environs pour leurs activités de loisir. Il domine, en contre-bas la ville. L'occupation contemporaine prend le relais d'occupations antérieures liées à des activités probablement pastorales.

© A.-M. D'Ovidio

© A.-M. D'Ovidio

Abri temporaire contemporain (Massif de Saint-Cyr – Marseille)

On observe dans l'abri tous les aménagements liés à de l'habitat : une aire de convivialité partagée représentée par les duvets et la «table» basse, ici l'équivalent du foyer ; des aires de stockage (glacière), de rangement (les bouteilles vides), de rejet (poubelles hors photos), d'aménagement visant l'amélioration du confort (foyer avec évacuation de la fumée). Son inscription dans le temps peut être évaluée par la confrontation de divers «fossiles directeurs» (bouteilles en verre, dates de péremption des produits frais, magazines). L'occupation temporaire est déduite de la qualité des objets de culture matérielle qui sont ici très typés : la plupart sont liés aux liquides. Elle cible une ou des activités spécifiques associées à la consommation de boissons. Certains de ces éléments renvoient à des sphères de production et d'influences lointaines (la théière chinoise, un bouddha) d'autres locales. On note également l'aménagement d'espaces «ritualisés» (bougies, « autels », statuettes, peintures et tags muraux).

Ils y côtoient les pauvres urbains qui vivent hors des murailles en raison de la cherté des loyers intra-muros ou qui ont été rejetés pour cause d'errance parce qu'ils sont « sans domicile fixe » et étrangers. Parallèlement, le pouvoir citoyen nourrit ses pauvres urbains mais les enferme pour mieux les rééduquer. Le petit peuple des rues, gagne-deniers, commissionnaires, marchands ambulants dont Arlette Farge nous rappelle qu'avec les militaires en permission et les prostitués, ils constituent « des maîtres insaisissables de la rue, responsable du désordre urbain » sont « rejetés tout au long du XVIII^e siècle vers une marginalité radicale » (Farge 1992).

Ainsi, dans un souci d'ordre et de contrôle, le centre rejette à la périphérie tout ce qui le dérange : les pauvres, les industries polluantes et nauséabondes¹⁰, les tavernes et ses corollaires - la prostitution et le jeu. Le faubourg devient le refuge des « étrangers professionnels » (Cobb 1970), le lieu de la turbulence, de la marginalité sociale, de la populace. Le « faux bourg » perd son caractère de neutralité. Il devient un lieu de contestation sociale. C'est au Faubourg Saint-Antoine que la Révolution de 1789 a commencé. Au-delà du faubourg, dans les franges, entre ville et campagne, s'installe un habitat dispersé dont l'urbanisation n'a pas été planifiée et qui comme dans le cas de Marseille ou d'autres villes s'inscrit aux côtés d'industries polluantes ou malodorantes. La dévalorisation des terrains dont le prix des baux baisse du fait de ces installations et les logements qui perdent de la valeur permettent à une population défavorisée et économiquement fragile de s'installer dans des conditions précaires. La Révolution, l'Empire et leurs instances, conscients de ce phénomène, tenteront d'y remédier¹¹.

Le phénomène s'accroît avec la révolution industrielle et l'exode rural du XIX^e siècle. Aux abords des villes, sur les terrains déjà dévalorisés par les premières implantations manufacturières s'installent de nouvelles usines à moindre coût dans le même temps que le salariat des ouvriers les fixe dans une périphérie urbaine dégradée, en situation précaire. Dans ce cadre, l'habitat se fait temporaire mais aussi « précaire » et dès la fin du XIX^e siècle un observateur, en parlant des chiffonniers des faubourgs, retient l'expression : « *les ' cités ' n'étaient en fait qu'une forme particulière d'un habitat précaire qui se développa dans la périphérie à la fin du siècle* »¹². La fixation du prolétariat est « précaire » dans ses formes mais s'effectue dans un cadre sédentaire. Avec l'accroissement des villes, le risque pour les plus pauvres est d'être toujours repoussés à la marge, d'où leur statut précaire et leur habitat temporaire, en attente d'être rejetés encore plus loin, en attente d'entrer et d'être reconnus « *intra muros* ». Ils sont des gens du « seuil » ou personnes en situation liminaire (Turner 1969). Dans un même lieu, s'amalgame la dimension pérenne, temporaire et précaire de l'habitat et de l'habitation, brouillant un schéma séculaire tout autant qu'il signale le dynamisme évolutif du processus « d'ingression » du phénomène urbain.

Et depuis

Au XIX^e siècle, la mobilité des personnes et des biens prend une nouvelle dimension avec la mise en place du réseau ferroviaire. Les gares remplacent les relais de poste avec une différence notable ; elles sont des lieux de passage et non pas des habitats temporaires. Notons, que le « mobile » qui circule est « rectangulaire », normé, standardisé. Ce nouveau moyen technique, fait disparaître en quelques années l'étape liée à la

pérégrination. La halte de voyage et son « abri temporaire » deviennent superfétatoires, associés principalement au temps du loisir avec l'émergence des « vacances » des plus nantis puis de tout un chacun lorsque le processus gagne les classes moyennes. Elle reste une nécessité lors des campagnes militaires et des expéditions coloniales (cf. Sirost). « Camper » et « vagabonder » disparaissent du contrat social y compris dans le temps du travail saisonnier, de plus en plus réglementé. L'invention de la voiture accélère encore le mouvement. Comme le montre Marc Bordigoni dans le *Curiosa*, la roulotte tractée par le cheval est remplacée par la caravane tirée par la voiture. Bien que toutes deux respectent une norme rectangulaire, elles ne nécessitent pas les mêmes lieux d'arrêt temporaires. Le cheval imposait une halte dans un espace rural pour le nourrir, au contraire, la voiture est stationnée sur une aire urbaine, à la marge de l'agglomération. Passées ou présentes, des logiques de mises à distance similaires demeurent : ce type d'habitat est relégué.

Dans une perspective plus archéologique, on notera que les habitats temporaires existent toujours. Ils sont inscrits dans une logique sédentaire et intégrés dans des réseaux de complémentarité, qui renvoient à des sites fixes. Ils se déclinent en fonction d'échelles variées : stations balnéaires (de la Grande Motte à Beauduc), stations de ski, sites d'estive et d'alpage, campings, foyers d'accueil, etc. Dans la plupart des cas, la culture matérielle met en avant une sédentarité prégnante à l'exception notable du camping, et encore ! Depuis l'apparition du mobile-home, ces lieux sont convertis en lieux d'accueil sédentaires (Figure 3). À la faveur de ce *Thema* qui liste des formes contemporaines d'abris temporaires, il est intéressant d'observer que la norme « rectangulaire » s'impose quasiment partout jusque dans les derniers avatars du genre : le container « mobile » sédentarisé. D'autre part, alors même que les yourtes et les tipis sont faits pour être démontés et pour être déplacés, ils sont à leur tour fixés. Mais peut-être est-ce un signe des temps, les tentes individuelles sont redevenues rondes et légères.

**Mobile-homes et caravanes
sédentarisés. Villers sur Mer, Calvados
2006**

La sédentarisation passe par la création d'un espace entièrement anthropisé, qui se marque par la végétalisation ordonnée des alentours des mobiles-homes et des caravanes et la clôture d'un « territoire ». Le mobile est devenu immobile. (Fig. 3)

© O. Sirost

NOTES

Photo d'ouverture : Campement Touareg, Air, 2008.

1. Comme dans le cas du campement de la photo d'ouverture où seules les cendres du foyer central et ses trois pierres laisseraient des traces.
2. En ce qui concerne les définitions qui suivent nous avons choisi de nous référer à Leroi-Gourhan 1972, en termes de « princeps », mais on pourra également se référer aux définitions du dictionnaire de la Préhistoire : Leroi-Gourhan, 1988. « Le terme de témoin est pris comme synonyme de vestige mais sous-entend une fonction plutôt qu'un état » (Leroi-Gourhan, 1972 : 322).
3. « Assemblage fonctionnel comportant au moins une unité d'habitation et les structures d'articulation avec l'environnement » (Leroi-Gourhan, 1972 : 325).
4. « On entend ici par structure la trame des rapports qui unissant différents témoins constituent un groupement significatif. La pertinence du groupement est fondée sur la répétition de situations analogues... » (Leroi-Gourhan, 1972 : 324).
5. Concept emprunté aux géographes mais réduit à sa plus simple expression : synonyme d'habitat. Ne préjuge pas de la fonction ni du statut du site.
6. « Ensemble comportant les éléments domestiques et les structures d'évacuation ou les annexes » (Leroi-Gourhan, 1972 : 326).
7. [...] un semis léger et inégal, dense ici, inexistant là, peut-être même encore mal fixé, sujet à se déplacer au gré des nécessités d'une agriculture extensive, encore partiellement itinérante, dévoreuse d'espace qu'elle épuise parce qu'elle n'est pas maîtrisée. On doit donc s'attendre à des formes d'habitat très différenciées, du hameau saisonnier en matériau léger, occupé au moment de la pêche ou de la saillie des bêtes au bord des bois, au village temporaire

- abandonné au bout de quelques années, jusqu'au centre bâti en dur autour de la maison d'un saint ou d'un maître laïc* [Fossier et Chapelot 1980 : 28].
8. Comme le rappelle J. M. Merriman (Merriman, 1994) « l'une des caractéristiques des sociétés pré-industrielles est le haut degré de mobilité géographique qu'on y rencontre, à la fois collective et industrielle ; les migrations organisées n'étaient pas considérées comme dangereuses : c'était la mobilité non contrôlée et individuelle qui inquiétait et menaçait les sociétés traditionnelles ». Toutefois on peut rappeler que durant l'Antiquité grecque le voyageur n'est pas couvert par le « droit des gens » puisqu'il a quitté sa Cité. Il n'est donc plus citoyen mais étranger et dans ce cas lorsqu'il entre dans une autre Cité, il risque l'expulsion. (André & Baslez 1993).
 9. Voir par exemple ACVM-HH399 – « Les syndics contre le sieur Joseph Fabre (sic) » – 1768.
 10. Voir notamment H. Bunel 1887 : *Établissements insalubres incommodes et dangereux, législation, jurisprudence et conditions techniques d'autorisation généralement proposées par les conseils d'hygiène publique et de salubrité*.
 11. Cf. historique de la législation dans H. Bunel, 1887, notamment le rapport de la commission des sciences physiques et mathématiques de l'An XIII qui rapporte en parlant des fabriques malodorantes « on ne niera pas non plus que ces exhalaisons peuvent être quelquefois désagréables, et que, par là même elles portent préjudice réel aux propriétaires des maisons voisines, en empêchant qu'ils louent ces maisons, où en les forçant à baisser le prix de leurs baux » et loi du 10 octobre 1810.
 12. (Merriman, 1994).

RÉFÉRENCES

André, J.-M. & Baslez, M.-F 1993 *Voyager dans l'Antiquité*. Paris : Fayard.

Audouze, F. 2006 Essai de modélisation du cycle annuel de nomadisation des Magdaléniens du Bassin parisien, *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 103 (4) : 683-694.

Badan, O. Brun, J.-P. & Conges, G. 1996 Les Bergeries romaines de la Crau d'Arles. Les origines de la transhumance en Provence, *Gallia* 52 : 263-310.

Bahuchet, S. 1985 *Les Pygmées Aka et la forêt centrafricain, Ethnologie écologique*. Paris : SELAF avec le concours du CNRS (Ethnoscience, 1).

Beeching, A. 1999 Quelles maisons pour les néolithiques méridionaux ? le cas rhodanien examiné dans le contexte général. In A. Beeching & J. Vital (dir.), *Préhistoire de l'espace habité en France du Sud et actualité de la Recherche*, Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, 1^{re} session, Valence, travaux du C.A.P. Valence n° 1 : 29-61.

— 2003 Mobilité et société néolithiques dans les Alpes occidentales et la France méridionale, Le Alpi : Ambiente et mobilità, *Prehistoria* : 175-187.

Bellan, G. & L'Hour, M. 2011 Pour une archéologie du voyage. In F. Journot & G. Bellan (dir.), *Archéologie de la France moderne et contemporaine*. Paris : La Découverte : 114-139.

Binder, D. 1991 Néolithiques chasseurs, néolithiques chassant. In D. Binder (dir.) *Une économie de chasse au Néolithique ancien, la grotte Lombard à Saint-Vallier-de-Thiery (Alpes maritimes)*. Paris : CNRS (Monographie du CRA n° 5), 207-209.

Binford, L. 1978 Dimensional analysis of behaviour and site structure learning from a Eskimo hunting stand, *American Antiquity*, 43 (3) : 330-361.

— 1980 Willow smoke and dog'tail : hunter-gatherer settlement systems and archaeological site formation, *American Antiquity*, 45 (1) : 4-20.

— 1982 The Archaeology of place, *Journal of Anthropological Archaeology*, 1 : 5-31.

Bunel, H. 1887 *Établissements insalubres, incommodes et dangereux*. Paris : André, Daly fils, & Cie.

Cauvin, J. 1978 *Les Premiers villages de Syrie-Palestine du IX^e au VII^e millénaire avant J.-C.*, Lyon : Maison de l'Orient (Collection de la Maison de l'Orient méditerranéen ancien, 4, Série archéologique).

Ciurletti, G. & Marzatico, F. (dir.) 1999 *I Reti/Die Räter. Simposio de castello di Stenico, Trento, settembre 199*. Trento : Ufficio Beni Archeologici della Provincia Autonoma di Trento, 2 vol. (Archeologia delle Alpi, 5).

Cobb, R. 1970 *The Police and the people*. Londres : Oxford University Press.

Dauvan, B. 2006 Les Vagabondes : des inconnues aux XV^e et XVI^e siècles ? *Genèses* 64 : 5-25.

Durand, A. 2008 Production et habitats mobiles des artisans du feu dans les collines de Basse Provence du Moyen Âge à nos jours, *Bulletin scientifique régional, PACA* : 247-249.

Évans-Pritchard, E. E. (1937) 1994 *Les Nuers*. Paris : Gallimard.

Farge, A. 1992 *Vivre dans la rue au XVIII^e siècle*. Paris : Gallimard.

Fau, L. & Hamon É. 1998 Approche de l'habitat médiéval en moyen montagne : le plateau de l'Aubrac, *Ruralia* II, *Památky archaeologické*, supplementum 11, *Praha* : 126-139.

Fau, L. (dir.) 2006 *Les Monts d'Aubrac au Moyen Âge, Genèse d'un monde agropastoral*. Paris : Maison des sciences de l'homme.

Fossier, R. & Chapelot, J. 1980 *Le Village et la maison au Moyen Âge*. Paris : Hachette.

Gamble, C. S., 1991 An Introduction to the living space of mobile people. In C. S. Gamble & W. A. Boismier (dir.), *Ethnoarchaeological Approaches to Mobile Campsites. Hunter-Gatherer and pastoralism case studies, Ethnoarchaeological series* (1) : 1-23. Ann Arbor (Mi) : International Monographs in Prehistory.

Geremek, B. 1987 *La Potence et la pitié, L'Europe et les pauvres du Moyen âge à nos jours*. Paris : Gallimard, (NRF, bibliothèque des Histoires).

Gontier, C. 1991 *Le Cabanon marseillais, images et pratiques*. Marseille : Cerfise.

Leroi-Gourhan A. 1972 Vocabulaire. In A. Leroi Gourhan et M. Brézillon (dir.) *Fouilles de Pincevent, essai d'analyse ethnographique d'un habitat magdalénien, 1. texte*. Paris: CNRS (VII^e supplément à *Gallia Préhistoire*).

— 1988 *Dictionnaire de la Préhistoire*. Paris: Presses Universitaires de France.

Lorren, C. & Périn, P. (dir.) 1995 *L'Habitat rural du haut Moyen Âge (France, Pays-Bas, Danemark et Grande-Bretagne)*. Actes des XIV^e Journées internationales d'Archéologie mérovingienne (Guiry-en-Vexin et Paris, 4 février 1993). Rouen: Association française d'Archéologie mérovingienne.

Mauss, M. & Beuchat, H. 1906 Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimo. Étude de morphologie sociale, *L'Année sociologique*, IX (1904-1905): 39-132.

Merriman, J. M. 1994 *Aux Marges de la ville, Faubourgs et banlieues en France, 1815-1870*. Paris: Le Seuil.

Olive, M. & Valentin, B. 2006 Avant-propos: variabilité des habitats tardiglaciaires: perspectives palethnologiques et protohistoriques, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 103 (4): 667-671.

Perlès, C. 1983 *Circulation de l'obsidienne en Méditerranée orientale. Peut-on appliquer les modèles?* Paris: Collège de France (Séminaire sur les structures d'habitat: circulation et échange, le déplacement et le séjour), 128-139.

Périn, P. 1992 La Part du haut Moyen Âge dans la genèse des terroirs de la France médiévale. In M. Parisse et X. Barral i Altet (dir.), *Le Roi de France et son royaume autour de l'an Mil*. Actes du colloque « La France de l'an Mil » (Paris-Senlis, 22 au 22 juin 1987). Paris: Picard: 225-234.

Peytremann, E. 2003 *Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France du IV^e au XII^e siècle*, Saint - Germain-en-Laye, Mémoires de l'AFAM, XIII. 2 vol.

Polybe, ss date *Histoire, Livre VI*, [traduction R. Weil avec la collaboration de C. Nicolet]. Paris: Belles Lettres

Raynaud, C. 2003 De l'Archéologie à la géographie historique: le système de peuplement de l'âge du Fer au Moyen Âge. In Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne. Hommage à Guy Barruol. *Revue archéologique de Narbonnaise*, supplément 35.

Renfrew, C. R. 1984 *Trade as Action at Distance. In Approaches to Social Archaeology*. Édimbourg: University Press, 119-133.

Roche, D. 2003 *Humeurs vagabondes, de la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*. Paris: Fayard.

Segard, M. 2007 Habiter dans les Alpes: la romanisation des régions de moyenne et de haute montagne au filtre de l'habitat, *Preistoria Alpina* 42: 6-7.

Turner, V. 1969 *The Ritual process*. Ithaca, NY: Cornell University Press.

Varron. ss date *Economie rurale, livre II* [Texte établi, traduit et commenté par Ch. Guiraud]. Paris: Les Belles Lettres.

Vita-Finzi, C. Higgs, E. S. 1978 *Archaeological Sites and in their Setting*. Londres: Thames & Hudson.

Vitruve. 2006 *De architectura (livres I à X)* [traduction de Claude Perrault; revue par M. Nisard]. Paris: Éditions Errance.

Walsh, K. & Mocci F. 2003 9000 ans d'occupation du sol en moyenne et haute montagne: la vallée de Freissinières dans le Parc national des écrins (Freissinières, Hautes-Alpes), *Archéologie du Midi Médiéval* 21: 185-198.

Watteaux, M. 2003 À Propos de la naissance du village au Moyen Âge, la fin d'un paradigme? *Études rurales* 167-168: 307-318.

Zadora-Rio É. 1995 *Le Village des historiens et le village des archéologues*, in É. Mornet (dir.), *Campagnes médiévales: l'homme et son espace. Études offertes à Robert Fossier*. Paris: Publications de la Sorbonne.

— 2003 L'Archéologie de l'habitat rural et la pesanteur des paradigmes, *Les Nouvelles de l'Archéologie* 92: 6-8.

RÉSUMÉ

Nomades ou sédentaires mobiles ? Ancrage archéologique et historique de l'habitat temporaire. L'article propose, à partir d'une démarche archéologique, de revenir sur les ancrages archéologiques et historiques de l'habitat temporaire depuis le début de la Préhistoire jusqu'au début de la phase contemporaine. Ce bref historique montre comment, après une phase liée aux temps paléolithiques où il est le corollaire de formes de nomadismes, l'habitat temporaire tend à partir du début du Néolithique à se déployer de plus en plus dans un cadre de vie sédentaire et dans des complémentarités structurelles entre habitats temporaires et habitats fixes. D'autre part, l'habitat temporaire transcrit dans sa – ou - ses formes le type de mobilité accordée à tout ou partie de la société qui l'a générée. Au fil du temps, les formes de mobilité ont de plus en plus tendance à s'inscrire dans des habitations en dur ancrées au sol et non plus dans des formes plus mobiles et légères. Cet aspect est favorisé en Occident par l'adoption d'un plan d'habitation de forme rectangulaire, véritable norme archétypale. Dans le même temps, la mobilité tend à se réduire (vagabondage, itinérance des travailleurs), à être encadrée (armée, loisirs) ou seulement acceptée pour des activités spécifiques liées à des activités économiques temporaires (pastoralisme, exploitation sylvo-pastorale, forains).

ABSTRACT

Nomads or mobile sedentaries ? Archaeological and historical anchoring of the temporary settlement. This paper revisits the historical and archaeological conditions of temporary settlement from the beginning of Prehistory up to contemporary time. This brief review shows how, following a phase which corresponds to the Paleolithic period, temporary settlements become the corollary of forms of nomadism. These phenomena occur in an increasingly larger sedentary context and exhibit structural complementarities with permanent settlements. In addition, temporary settlements transcribe in their form(s) the type of mobility that corresponds to the social forms from which they emerge. As time passes by, modes of temporary residence tend to be inscribed within settlements fixed in a particular place, and no longer in light and mobile structures. This aspect is particularly illustrated in Western Europe by the adoption of rectangular shaped dwellings, which become the archetypic norm. Simultaneously, this mobility seems to be more and more limited (homelessness, itinerant workers), controlled (military, leisure) or restricted to specific activities associated with particular temporary economic activities (pastoralism, sylvopastoral farming, fairs).

MOTS CLÉS

Archéologie, histoire, habitat temporaire, mobilité, modèle archéologique, sédentarité, nomadisme

KEYWORDS

Archaeology, history, temporary settlements, mobility, archaeological models, sedentariness, nomadism